

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 18

Artikel: On tot crano
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217183>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAÎSSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ON TOT CRANO

STASSE se passâve l'ai a dza grantenet, quand l'è que l'avant decidâ de fêre lo lanche tourme. Vo sêde que po clli lanchetourme l'avant prâi ti lè sordâ que n'étant ne dâi dzouveno de l'élite, ne dâi demi-villio de la landevê : l'étâi lè pi pliat, lè tsambe corbe, lè dzênâo gottrau, lè get pequerniau, lè gros pètro que pouant pe rein mè botouna lau casagua, lè barbe que bliantseyant, cein fasâi on mèclion pire que dau brêvon ao vi.

Mâ, vo z'inquiêta pas. Clliau coo l'avant bî itre mailli âo bêtôr; l'étâi dâi gaillâ dau diabloo que l'arant pu guegni lo sêlau sein peliouna et oûre teri dau canon dè couîte leu sein cllinno onn' orolhie. Assebin lau colonet Pingou ein étâi tot fou.

Mâ se camerardo dau militêro-lo mourgâvant. Lo coumandant de l'élite desâi : « Ein a min à l'élite ! », et clicque de la landevê repondâi : « L'élite pâo pas pidâ avouê la réservâ ! » Cllique dau lanchetourme ne desâi rein, ma cein lo minav.

Assebin, on coup, ie crie sê doû camerardo, lè colonet et lau fâ dinse :

— No voliein vèro lo quin è le p ecranô dâi trâi sorte de sordâ. No vein tsacon ein châidre ion, et sarâi lo moîn épouâiri que l'arâi gagni.

Dinse de, dinse fê. Onna vèprâ, lè trâi colonet l'arrevant vè lo Tsâtê à Lozena, tsacon avouê son sordâ, ion de l'élite, ion dau landevê, et l'autro dau lanchetourme.

Noutrê trâi coo sê befant l'on dècoute l'autro, dedein on pâilo que l'étant à plian pi, pè lo Tsâtê. Lo colonet Pingou l'âovre la fenitra et la porta et fâ dinse ein catson âi z'autro colonet :

— No vein coumandâ âi trâi gaillâ : « Gardâ-âvo ! » Adan no vein lau fêre pouêre. No faut teri à tsacon on coup de pistolet; tè, su lo sordâ de l'élite; tè su lo landevê et mè su le lanchetourme. Faut coudhi que la balla passe entre lo brê drâi et lo thorax, drâi dèso lo crâo dau brê sein lau fêre dau mau. Lo derraî que restera âo gardavou, l'arâi gagni.

Adan, Pingou brâme d'onna voix à fêre grulâ tote lè fenitre dau payi : « Gardavo ! » et à la vi que desâi cein, on oût trâi coup de pistolet et trâi balle que partant lè trâi sein lau fêre de mau, ein on iadzo avouê on dètertîn à fêre oûre dâi moo et trâi boccon de patte fotant lo camp. L'affêre n'a pas trainâ. Lo premi, clli de l'élite, l'a pensâ que sa derrâire menuta l'avâi fiê. T'eimpougne la porta, fâ trâi saut dein l'allâie, ein brameint « mama ! » trace pè la Cité quemet se n'einludze l'ai traciève apri, et de quatre picâlâie sê trâove pè Olde-India iô sê coumande onna êcuêletta de thé avouê de la cranma po sê remettre.

Lo deusiêmo, de la landevê, l'arâi bin voliu sailli pè la porta, mâ lo premi l'ai fêre dza; adan ie cambe la fenitra, dècheint dhi per dhi lè z'ègra de la Cathédrala, traverse la Ripouna quemet l'oûvra, s'einfate âo Café Vaudois, iô l'ai fallu doû iadzo trâi dèci po se dèpouâiri on boquenet.

Lo traisiêmo, li, n'avâi pas brontsi. Fenameint qu'on l'avâi vu serrâ lè coussé et sê teni asse râi qu'on poti. Tot parâi son môr rodzo l'étâi vègnâi asse blian qu'on panaman. On arâi de que s'étâi dzalâ tot d'on coup. Tandî que lè dou z'autro colonet l'étant saillâ, tot motset, lo colonet Pingou dit à l'homme :

— Ah ! savé prau que lè sordâ dau lanchetourme n'étant pas dâi coo qu'on pâo épouâiri et que fotant lo camp. T'i on crânô zigue. Tè, voicé ceint franc po fêre retacouna ta capote et po bâire on bon verro.

— Mon colonet, so repond l'autro, grand maci bin ! Mâ po mè tsausse vo mè bailli rein ?

— N'è pas tè tsausse que l'ant reçu la balla.

— Na, mâ... l'ai è fê dedein. L'è por cein que n'è pas pu mè sauvâ ! *Marc à Louis, du Conteur.*

C'est le nombre. — Quand vous avez envie de boire, mangez donc une pomme; cela vous fera passer votre envie.

— Bien, docteur; mais c'est difficile de manger une vingtaine de pommes par jour.

MORGES

L faut la voir par une claire après-midi, car elle est elle-même claire et sans ombres, et elle est raisonnable comme un après-midi.

Et il faut y arriver par la grande route, sur laquelle elle est bâtie ainsi que d'autres villes sont bâties sur un fleuve.

Comme j'y arrivais l'an dernier, sous le soleil de septembre, le joli paysage qui l'environne était tout d'un bleu léger et jouait le camaïeu. La pente modérée de ses vignes faisait autour un demi-cercle plus pâle et plus doré portant sur son bord les grandes maisons de campagne des messieurs de la ville. La ville même au milieu de sa petite plaine sage, au fond de son golfe rond, laissait entrevoir ses toits roses moins hauts que les arbres qui l'entourent. Et j'entrai dans une allée de beaux ormeaux.

C'est que la grande route se fait élégante comme si l'on arrivait à une belle demeure, et tout de suite cela dispose bien. Là, à l'entrée de la ville, se trouvent les « bonnes maisons ». Elles sont en molasse grise; elles n'ont qu'un étage avec des œils-de-bœuf dans le toit, des fenêtres cintrées à volets gris, une porte cintrée aussi, surmontée quelquefois d'une armoirie; et la porte est de chêne ciré avec une poignée de laiton jaune, bien frottée. Ce sont les habitations d'hiver des « messieurs ». Puis vient la vraie ville.

Elle n'a que deux rues qui vont d'un bout à l'autre; la plus grande qui continue la route s'appelle la Grande Rue et l'autre, qui est près du lac, s'appelle la rue du Lac. Et la ville a l'air d'avoir été bâtie tout entière à la même époque, au dix-huitième siècle. Elle en a seulement l'air, montrant encore ici ou là même des fenêtres gothiques; mais visiblement on s'est attaché à une tradition, car toutes les maisons ont les mêmes proportions, deux étages avec un petit avant-toit et la même couleur claire. Et comme elles ne sont point hautes, la rue qui est très large semble encore plus large, comme une place, et est pleine de soleil, en sorte que les magasins avancent des toiles orange et que ça donne l'aspect d'une ville du Midi. Ce jour-là, comme

il soufflait cette petite bise qu'on appelle le morget, le golfe, dont un morceau paraissait tout à coup par les petites rues transversales, était bleu comme une méditerranée.

* * *

Et de vrai, claire et ordonnée comme elle est, fondée par les comtes de Savoie, parée à une de ses extrémités du vaste quadrilatère de son château savoyard, avec ses promenades d'ormes et de platanes, c'est bien une ville latine malgré le petit air propre et bernois qu'elle a pris. Si bien que, quelque peu guerrière qu'elle soit par sa position, elle a été dans notre histoire comme le gage de l'esprit romain, prise déjà, hélas ! et pillée en 1475 par les bandes de bouviers suisses qui provoquaient le duc de Bourgogne et prélaudaient à Grandson, de nouveau saccagée par les Allemands en 1530, condamnée à rançon et dégarnie de ses portes lors de la conquête. Et cette ville d'ordre fut encore celle qu'attaquèrent en 1802 les Brûle-papiers. Mais elle sut toujours se ressaisir et rester fidèle à elle-même, la première à protester, dès 1782, contre l'arbitraire du despotisme bernois, la plus décidée à se défaire des maîtres étrangers lorsque sonna la Révolution. Comme les individus, les villes ont leurs destinées, préparées par leur caractère.

Latine, sérieuse aussi et tranquille, en bonne vaudoise. Dans la large rue que le soleil éclairait, je ne voyais que des enfants aux sarreaux bleus ou roses (un gosse faisait pèter des amorces de talon sur le pavé); mais les grandes personnes sont occupées sagement à leur négoce ou à leur métier. Voici le tonnelier en tablier de cuir nettoyant des tonneaux devant une porte de cave, et seule la demoiselle d'un magasin de mercerie va vite jusque chez le pâtissier. Au bout d'une heure on voit sortir d'une maison de la rue du Lac un médecin qui monte dans une carriole, ou bien un notaire avec une serviette noire sous le bras. Voici un jardinier en tablier bleu; il vient sans doute d'une « campagne » des environs, et parfois arrive une voiture à deux chevaux, avec un cocher qui a un tube.

Ainsi c'est une ville où il n'y a guère que les bouliqiers et les messieurs.

Et fermant la perspective de la Grande Rue est l'église, qui fut bâtie aussi au dix-huitième siècle, dans des proportions mesurées, ornée comme un théâtre de colonnes, de chapiteaux, avec dans son fronton un soleil et un triangle au milieu, et dessous en lettres d'or : « A la gloire de Dieu ».

La gloire de Dieu, qu'on ne mettait pas dans ce temps-là bien haut au-dessus de la gloire des rois et de celle des grands hommes; la gloire, ce mot démodé, ce mobile des esprits d'autrefois! Est-ce cela qui me fit songer que cette ville de raison et d'ordre, lucide et un peu grise, semblait faite pour nourrir des hommes d'Etat?

Et elle en eut en effet: Cart, Monod, Muret; du moins les deux derniers, car je crois que Jean-Jacques Cart fut surtout un polémiste. Mais je me souvenais que Monod occupa les plus hautes places; ne fut-il pas président de l'Assemblée provisoire, préfet du Léman? N'eût-il pas en somme la dictature dans notre pays, à l'heure la plus redoutable? Il consulta avec Bonaparte sur les bases de notre constitution; il fut de notre premier Conseil d'Etat. Je me rappelais deux portraits de lui que j'avais vu naguère; dans l'un il porte un habit élégamment coupé, mais simple, la culotte avec